

## Sur « le langage et le réel » : quelques réflexions d'ordre épistémologique.

Xavier Mignot

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3157>

DOI : [10.4000/praxematique.3157](https://doi.org/10.4000/praxematique.3157)

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 39-55

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Xavier Mignot, « Sur « le langage et le réel » : quelques réflexions d'ordre épistémologique. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3157> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3157>

---

Xavier MIGNOT

Equipe de recherche « Fonctionnements linguistiques »

Montpellier III

## **SUR « LE LANGAGE ET LE REEL » : QUELQUES REFLEXIONS D'ORDRE EPISTEMOLOGIQUE**

1. Le thème proposé conduit à s'interroger d'abord sur quelques principes fondamentaux préalables à tout travail scientifiquement valable, en linguistique comme ailleurs - quitte à admettre après examen qu'il subsiste entre chercheurs des désaccords irréductibles, ce qui mettrait en question l'unité et peut-être la possibilité même de la science ; mais nous ne croyons pas que ce soit le cas. Nos réflexions, peut-être ambitieuses - au lecteur ou à l'auditeur d'en juger -, prendront un aspect très général, c'est-à-dire qu'elles auront souvent trait à la démarche scientifique en elle-même, abstraction faite des spécialisations, lesquelles sont pourtant légitimes et nécessaires. On pourrait donc attendre un titre comme *La science et le réel* plutôt que *Le langage et le réel*. Mais la linguistique ne sera pas oubliée ; elle donnera lieu d'abord à des allusions, ensuite à des questions où elle se trouve directement impliquée.

2. Toujours en préliminaire et puisque nous sommes linguiste, rappelons que le langage fait partie du réel. Le rapport entre les deux est donc d'inclusion, mais pas seulement d'inclusion, sans quoi le sujet manquerait, sinon d'intérêt, du moins de spécificité. Soulignons en particulier que le langage représente ou sert à représenter ou tente de servir à représenter tout ou partie du réel ; et aussi qu'il est réflexif, c'est-à-dire qu'il peut servir à se représenter

lui-même. En cela, il porte la marque de l'homme, être capable de connaissance consciente, donc réflexive. Or la réflexivité, soit dit en passant, a toujours donné de la tablature aux logiciens. Avec la linguistique, on a affaire à une discipline où elle est présente à la fois dans l'objet et dans la méthode et dont il n'est pas possible de l'exclure.

## LE REEL ET LA DEMARCHE SCIENTIFIQUE

### L'évidence du réel

3. La notion de réel n'est séparable ni de l'ontologie, ni de la philosophie cognitive. Il vaut mieux expliciter, dans la mesure du possible, les positions adoptées sur ce point plutôt que de les prendre subrepticement ou, ce qui est pire, sans en avoir conscience. On voudra bien excuser le recours inévitable fait ici par un non-spécialiste au vocabulaire philosophique. Comme ce vocabulaire est très polysémique, le sens dans lequel les termes lui sont empruntés sera constamment précisé, dans la limite où nous en sommes capable.

4. Dans son fondement, cette notion de réel est largement, voire totalement, intuitive. Elle s'appuie au départ sur une impression psychologique d'évidence. Nous avons le sentiment qu'il existe une réalité à laquelle nous appartenons, dans laquelle nous sommes nous-mêmes plongés : le monde réel, l'univers réel, « l'instance dans laquelle les choses nous sont données », comme disait Jean Beaufret (communication orale) à la suite de Heidegger. Ce monde, bénéficiant d'un privilège ontologique, s'oppose aux mondes possibles, mais imaginaires, fictifs, irréels, voire contrefactuels. A la place de réel, on dit aussi vrai, ce qui laisse entendre que la vérité est coïncidence avec le réel.

5. Or ce genre d'impression qu'on appelle évidence est dans certains cas trompeur, ce que font apparaître, pour ne retenir que des exemples classiques, les illusions des sens et les rêves. Si on admet qu'il l'est toujours, aucune connaissance n'est possible, on tombe dans

le scepticisme intégral, dans l'agnosticisme au sens fort (le mot a un autre sens, usuel, quand il désigne le refus de prendre position sur l'existence de Dieu). C'est une attitude difficilement tenable, en tout cas incompatible avec la science, puisque celle-ci se conçoit comme un mode de connaissance et bien sûr un mode valable.

La prudence reste toutefois de mise : toute impression d'évidence doit être contrôlée. Il faut sans cesse rechercher l'impression contraire, la contre-évidence, auquel cas l'impression première s'évanouit, soit au profit de la seconde, qui s'impose à son tour provisoirement, soit en laissant place à une contradiction, qu'il faut chercher à résoudre. L'esprit critique est inséparable de la science. Qu'en est-il alors de l'impression initiale de réalité ? Que nous apprend-elle ? Dans quelle mesure peut-on et faut-il la révoquer en doute ? Voilà de vastes questions, qu'il n'est pas possible de régler en quelques pages, mais vis-à-vis desquelles diverses attitudes sont concevables.

### **Attitudes face à l'évidence**

6. Nous venons d'écarter l'agnosticisme intégral, le scepticisme complet (au sens antique du terme, car à époque moderne il concerne surtout la métaphysique), puisqu'il exclut toute espèce de connaissance, y compris la science. Cependant un scepticisme modéré est inséparable de la démarche scientifique. Il doit s'exercer à l'égard des théories scientifiques elles-mêmes, car l'histoire des sciences montre que des théories scientifiques admises un temps ont dû par la suite être soit abandonnées soit sérieusement amendées. Au siècle dernier, c'est arrivé par exemple à la théorie ondulatoire de la lumière. Ce pourrait bien arriver un jour prochain à celle du Big Bang en cosmologie.

7. Il faut ensuite évoquer cette option fondamentale qu'est l'idéalisme. Ici encore le terme est polysémique, mais c'est une étiquette commode, pour une position que nous allons préciser. Il correspond à un hyper-criticisme, poussant aux extrêmes le doute méthodique à la Descartes et mettant en doute le contenu de toutes les représentations sans exception,

sans aller cependant jusqu'au scepticisme intégral. En effet il ne met en doute, à cause du *cogito*, « je pense, donc je suis », ni l'existence de l'activité représentante, donc du support, généralement dénommé esprit, des représentations, ni l'existence des représentations elles-mêmes (ainsi que des sentiments, des émotions, etc.). A la limite, l'idéalisme aboutit à un solipsisme, puisque, même une fois le *cogito* admis, l'existence de toute représentation autre que celles que conçoit le sujet pensant peut être mise en doute, et donc aussi celle des autres esprits qui en contiendraient.

De toute façon, si on admet l'idéalisme dans une quelconque de ses versions, la science telle qu'elle est couramment pratiquée devient impossible, ou elle n'est qu'un jeu gratuit, en tout cas pas un moyen de connaissance. D'abord, avec l'idéalisme, surtout solipsiste, il n'y a à peu près rien à connaître, en dehors du ou des sujets pensants. Surtout, alors que la science prend comme objet d'étude le monde extérieur matériel, l'idéalisme, sous sa forme intransigeante, nie la réalité de ce monde. Il faut donc renoncer soit à l'idéalisme ainsi conçu soit à la science.

8. On appelle réalisme l'alternative à l'idéalisme. C'est une position où on admet que, sans prendre forcément pour argent comptant le contenu de nos représentations, elles nous indiquent au moins qu'il y a, en dehors de nous-même, quelque chose, qu'on appelle d'ordinaire le monde extérieur. Le pas suivant, très naturel, consiste à poser que ce quelque chose, mais nous-même aussi, puisque nous faisons partie du réel, est connaissable, sinon totalement, au moins dans une certaine mesure. On ne peut faire de la science, et donc de la linguistique, qui est une science, sans adopter le réalisme. De l'activité scientifique, il est une condition nécessaire, quoique non suffisante. Mais nous n'entreprendrons pas d'énumérer les conditions suffisantes, ce qui emmènerait bien trop loin.

9. En revanche on n'est ni forcé ni empêché d'admettre d'autres positions, par exemple le spiritualisme, qui estime que certains êtres sont, en tout ou en partie, de substance

spirituelle - mais peut-on en avoir une connaissance scientifique ? -, ou encore des croyances religieuses, déisme, théisme, etc., ainsi que l'agnosticisme au sens qu'a le mot en matière religieuse, à la seule condition que ces positions ne s'accompagnent pas d'un rejet du réalisme.

Cependant considérer, non seulement que la science donne de la réalité la connaissance la plus digne de confiance - ce qui est une position tenable quoique non nécessaire -, mais aussi qu'elle est incompatible avec toute autre connaissance ou croyance, c'est, à notre sens, avoir de la science une conception totalitaire. En dehors du point de vue moral (le terme totalitaire est généralement péjoratif) et du seul point de vue des plausibilités, une position modérée, estimant que la science ne nous fait pas tout connaître et qu'il y a peut-être d'autres moyens d'accès au réel, est plus prudente. Mais à ce niveau, répétons-le, les options sont libres, elles ne mettent pas en cause les fondements de la démarche scientifique.

10. On ne peut pas ne pas évoquer ici la question du matérialisme, où il se révèle utile de distinguer matérialisme philosophique et matérialisme scientifique. Au matérialisme, nous avons déjà fait indirectement allusion, *a contrario*, en parlant du spiritualisme, position selon laquelle dans le réel il y a deux substances, l'esprit et la matière (théoriquement, on pourrait en envisager plus de deux, mais c'est rarement le cas).

Philosophiquement, on oppose souvent matérialisme à idéalisme. Tout en accordant que le matérialisme, doctrine qui estime que la réalité est faite seulement de matière, est incompatible avec l'idéalisme et relève sans conteste du réalisme, on observera qu'à proprement parler c'est réalisme qui est l'exact antonyme d'idéalisme. Car le spiritualisme, par exemple, peut être réaliste, du moins s'il ne sombre pas dans l'idéalisme en niant la réalité de la matière - mais dans ce cas il n'est pas d'usage de parler de spiritualisme, bien que le terme, faisant uniquement référence à la substance esprit, puisse en soi servir de synonyme à idéalisme. Toujours du point de vue philosophique, le matérialisme est un monisme, le spiritualisme, conçu comme il vient d'être dit, un dualisme. Aussi le matérialisme tend-il à

élargir le sens du terme matière, le spiritualisme à le rétrécir. Selon la première option, il faut faire entrer dans la rubrique matière l'ensemble de la réalité, y compris ce qui n'est perçu qu'intuitivement ; selon la seconde, le même champ intuitif que précédemment est partagé entre deux domaines - ou en tout cas peut l'être, car on a aussi licence d'exclure du champ intuitif la substance esprit, d'y voir un inconnaissable hors de nos prises. C'est une des positions que recouvre le terme d'agnosticisme.

11. Pour la science, seule la matière est objet de connaissance, ce qui conduit à parler de matérialisme scientifique : la science ne s'intéresse qu'à la matière ou du moins - mais c'est au fond la même chose - on appelle matière tout ce qu'elle parvient à connaître. Par exemple on considérera comme matériels les phénomènes psychologiques, s'ils se révèlent accessibles à la science. De plus, s'ils ne le sont pas aujourd'hui, on peut espérer qu'ils le seront dans l'avenir. Le matérialisme scientifique se refuse à mettre *a priori* des bornes au domaine de la science. Mais de là à affirmer qu'elle peut connaître tout le réel et qu'elle y parviendra, il y a un pas que n'exige pas le matérialisme scientifique et que pour notre part nous ne ferons pas : l'humanité elle-même étant mortelle, la planète terre pourrait bien un jour se retrouver sans savants, donc sans science... Et nous ne sommes nullement certains que sur d'autres corps célestes le relais serait pris par d'autres êtres pensants.

12. Naturellement matérialisme philosophique et matérialisme scientifique s'accordent sans difficulté. Mais on peut pratiquer le second tout en prenant les options facultatives dont il a été question plus haut : spiritualisme, croyances religieuses, etc. Les positions éthiques relèvent de ce type de choix, car la science est de soi amoral ou plutôt il ne semble pas que de la science on puisse déduire la nécessité ou la supériorité d'une conduite. Une morale rigoureusement scientifique se limiterait à l'attachement à une unique valeur : le progrès indéfini de la connaissance scientifique. Seulement, au nom de cette valeur, on pourrait être conduit à adopter des conduites que la plupart des gens, scientifiques compris, trouveraient moralement condamnables. C'est bien que les fondements de l'éthique sont à chercher ailleurs que dans la science.

Les seules options qui créent pour l'activité scientifique des difficultés difficilement surmontables sont donc le scepticisme intégral et l'idéalisme au sens défini plus haut. Car un homme de science idéaliste - comme nul n'est homme de science vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est après tout concevable - aurait tantôt à admettre, tantôt à rejeter le réalisme, donc à adopter alternativement des positions contradictoires, ce qui logiquement devrait le conduire à la schizophrénie.

### Quelques propriétés du réel

13. S'il ne va pas de soi que la science permette de connaître tout le réel, du moins rien de ce qu'elle peut connaître n'échappe au réel. C'est pourquoi il a été dit en commençant que le langage, étant un des objets de la connaissance scientifique, fait partie du réel. Nous reviendrons plus loin sur l'appartenance au réel de notre esprit-cerveau (*brain-mind*, comme dit Noam Chomsky) et donc des phénomènes psychologiques qui y sont localisés. L'imaginaire, les rêves sont en eux-mêmes des fragments du réel. Seule fait problème leur correspondance avec la réalité. Ce sont des simili-représentations qui ne représentent rien ou qui, si elles représentent d'une certaine façon le réel, le représentent très mal ou très indirectement.

14. Ce qui n'est pas réel n'est rien, est néant. Mais le néant est-il représentable ou dicible ? Linguistiquement il n'est désigné, au moins étymologiquement, que de façon détournée, le plus souvent avec recours à la négation. On parle du néant en niant la réalité, l'existence. Il est alors donné comme le « non-être », comme « ce qui n'est pas ». Allusion est souvent faite alors au plus petit secteur concevable de réalité : *néant* < *ne gentem, rien* < *rem* (avec négation sous-entendue ou étymologique), *nihil* < *\*ne hilom..* Les dénominations sont souvent instables, on le voit, et ce doit être révélateur de la difficulté qu'il y a à représenter ou même à penser le néant.

15. D'autre part le réel n'est pas immuable, il change. Autrement dit il est soumis au temps : le passé qui a pourtant disparu, l'avenir qui n'est pas encore font certes partie du réel, puisqu'ils sont à distinguer de l'imaginaire pur, du seulement possible, mais ils n'en font partie que d'une certaine façon. On est tenté de dire que le réel est d'une certaine façon pénétré de négativité, c'est-à-dire de néant. Mais c'est plutôt difficile à concevoir.

16. Est-ce pour parer à cette difficulté que dans de nombreuses sciences qui se veulent ou se peuvent rigoureuses, on recherche des formules universellement valables, les lois scientifiques, où le temps est ramené à une sorte de propriété de la matière ? Il est cependant difficile de refuser à cette propriété un certain privilège, qui l'isole des autres. Car si pour certaines des sciences susdites tous les instants du temps peuvent être considérés comme équivalents, il n'en est pas ainsi pour les sciences sociales et humaines, à commencer par l'histoire (et d'ailleurs aussi pour diverses sciences de la matière, sciences de la terre par exemple). En linguistique, certains synchronistes impénitents font, peut-être à cause des raisons qui viennent d'être dites, abstraction du temps et de l'évolution, mais n'est-ce pas au prix d'une mutilation de la réalité langagière ? De toute façon, ils demeurent aux prises avec la diversité des langues, dont il est bien difficile de se débarrasser, même en se situant aussi loin que possible de l'hypothèse de Humboldt- Sapir-Whorf.

## REPRESENTATION ET CONNAISSANCE

17. Nous avons dû utiliser à plusieurs reprises une notion elle aussi fondamentale à notre avis, celle de représentation. Rappelons-en sommairement la définition. Une représentation est un « contenu », naturellement partiel, de l'esprit-cerveau, contenu qui se substitue à un segment de la réalité extérieure et en tient la place (latin *stat pro*, anglais *stands for*). Le lien est donc très fort entre connaissance et représentation. Dans les sciences dures, les représentations construites portent le nom de théories ou de modèles. En linguistique, on utilise volontiers aussi le terme de grammaire.

18. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de connaissance sans représentation ? On ne se permettra pas de l'affirmer, ce qui reviendrait à limiter peut-être indûment les facultés cognitives de l'esprit-cerveau humain. Une partie de la connaissance sensible, ainsi celle des odeurs, comporte des intuitions plutôt difficiles à traduire en représentations (mais quelles sont les limites de ce mot ?). Il ne paraît donc pas indiqué d'exclure *a priori* l'existence d'autres types de connaissance. En outre la science ne fonctionne pas qu'avec des représentations élaborées. D'autres, essentiellement intuitives, sont pour elle un indispensable adjuvant : ainsi il n'y aurait ni savants ni science sans la possibilité de percevoir et donc de se représenter la réalité sensible. Un esprit-cerveau a absolument besoin des organes sensoriels pour être informé sur le monde extérieur : comment sans eux monter une expérience, prendre connaissance de ses résultats, communiquer avec les autres savants ?

19. La connaissance scientifique consiste donc proprement en connaissances représentationnelles qui portent sur des secteurs, le plus souvent limités, du réel. Mais, pour qu'elles méritent l'appellation de « scientifiques », il faut qu'elles soient explicites et fassent systématiquement l'objet de procédures de contrôle : par exemple la recherche de leur pouvoir prédictif ou la fameuse « falsification » prônée par Popper (POPPER 1935). Le résultat positif de ce contrôle, ou du moins l'absence de résultat négatif, n'est jamais acquis définitivement, ce qu'on ne doit pas oublier. Un certain état de la recherche ne doit pas être identifié avec la vérité absolue.

20. On avouera qu'en linguistique - voir entre autres les réflexions de Ducrot (DUCROT 1984, 47 sq.) et de Milner (MILNER 1989) - l'explicitation et les procédures de contrôle sont moins rigoureuses que dans les sciences dites de la matière, non pas par une insuffisance des chercheurs, mais à cause de la complexité particulière du domaine traité, c'est-à-dire du secteur de réalité objet de la discipline. En particulier la réflexivité du langage, le caractère psychologique du sens soulèvent des problèmes pour lesquels on n'a pas, au moins pour l'instant, de solution satisfaisante, c'est-à-dire qui permette d'avancer

beaucoup dans la connaissance de l'objet. Si on peut espérer que dans l'avenir certains de ces problèmes trouveront des solutions, il n'est nullement sûr que ce soit le cas de tous. Contrairement à une formule célèbre de Marx, l'humanité ne se pose pas que les problèmes qu'elle peut résoudre.

21. De plus, et ce n'est pas valable que pour la linguistique, on ne peut connaître tout le réel. Il est en effet raisonnable, sinon intuitif c'est-à-dire conforme à l'évidence, d'admettre avec Hegel que « *Das Wahre ist das Ganze* ». Ce à quoi il paraît inévitable d'ajouter que nous sommes hors d'état de nous représenter la totalité du réel. Autrement dit nos possibilités cognitives sont selon toute vraisemblance bornées, ce sur quoi Chomsky a insisté. Mais nous ne sommes pas en état d'en fixer les limites, en tout cas dès à présent.

22. Quelques mots maintenant sur connaissance et vérité. Seul mérite le nom de connaissance, encore plus celui de savoir, une représentation « vraie », c'est-à-dire adéquate, conforme, exacte, d'un secteur du réel (mais seulement un secteur, puisqu'on ne peut représenter le réel dans sa totalité). Il est évident que, même dans les sciences les plus ambitieuses, cette conformité n'est jamais que relative, autrement dite elle est toujours imparfaite. Mais pour déterminer en quoi elle consiste ou quelles procédures permettent de s'assurer qu'elle est dans une certaine mesure obtenue, il faudrait rappeler l'essentiel de l'épistémologie, ce qui n'est pas notre propos. De plus, comme on l'a rappelé plus haut (§ 20), dans une bonne partie des sciences, dont les sciences humaines et sociales, les méthodes servant à vérifier les théories sont loin d'être à l'abri de la critique.

23. D'autre part dans le langage courant le terme de connaissance est incontestablement polysémique : il s'applique à des formes très diverses de connaissance, au point qu'on peut se demander si toutes ensemble elles constituent vraiment une unité sémantique, si une pensée rigoureuse devrait accepter de les désigner toutes par un même terme. Resurgit ici la fascination leibnizienne d'un langage parfait, dénué d'ambiguïté et de polysémie,

permettant d'exprimer rigoureusement la connaissance rigoureuse, voire de la constituer. On sait aujourd'hui qu'il est impossible à constituer, pour bien des raisons dont voici les plus importantes. Il devrait s'accorder avec la logique mathématique, mais les travaux contemporains, tels ceux de Gödel, Church et Tarski sur l'incomplétude des systèmes formels, établissent qu'on ne peut espérer exprimer dans un langage unique l'ensemble des mathématiques, et par conséquent la totalité des connaissances scientifiques qu'on peut avoir de la réalité. De plus, pour que ce langage parfait soit omnipotent comme les langues naturelles, il faudrait sans doute que ces connaissances soient complètes. Autrement dit, un langage parfait présupposerait des connaissances complètes, mais des connaissances complètes présupposent à leur tour un langage parfait. On entre dans un cercle. Il faut donc se résoudre à l'inachèvement des langues, du langage et de la science : ils sont susceptibles de perfectionnement et non de perfection.

## **SUR LE SENS**

### **Le sens dans le réel**

24. Venons-en à ce qui intéresse plus directement la linguistique. La tâche essentielle, mais aussi la plus délicate que les sciences du langage aient à affronter depuis leur origine et à laquelle elles consacrent, selon les époques, une part variable de leur activité, jusqu'à l'avoir presque oubliée à un moment ou à un autre comme l'a fait le structuralisme américain, consiste à étudier ce pour quoi le langage est fait : pour le sens. La conception téléologique du langage comme moyen de communication, qui a été un temps très critiquée par les générativistes, nous paraît sur ce point la plus adéquate. Elle n'exclut pas, bien au contraire, qu'il soit aussi moyen de représentation. Quoi qu'il en soit, les énoncés ne sont tels que parce qu'ils signifient. Il n'y a donc pas de linguistique digne de ce nom sans étude du sens, sans sémantique. Louis Hjelmslev lui-même, qui a un temps voulu exclure la sémantique de la linguistique (HJELMSLEV 1943, 108), a dû par la suite réviser sa position.

25. Comme tout le langage, objet de notre science, appartient au réel, c'est inévitablement, comme cela a déjà été dit, le cas du sens, sens des énoncés ou des énonciations. Le sens, nous le verrons, appartient plus précisément à ce secteur du réel que sont les phénomènes psychologiques. Bloomfield, lui (BLOOMFIELD 1933, ch. 9), dans le cadre de son « matérialisme » (appelé aussi « mécanisme » et opposé au « mentalisme »), l'avait défini comme la relation entre stimulus langagier et réaction comportementale. Mais il reconnaissait lui-même que cette conception ne permettait pas vraiment de construire une sémantique et qu'il l'adoptait provisoirement et en désespoir de cause, faute d'accès à la « boîte noire » (*black box*) constituée par le cerveau humain. La psychologie du comportement (behaviorisme) à laquelle il recourait n'était d'une certaine façon qu'un pis-aller.

26. Toutefois le sens n'est pas un donné accessible aux organes sensoriels des usagers ou des linguistes qui veulent l'étudier, ce que d'une certaine façon enregistrerait Saussure (SAUSSURE 1915, 98) en refusant au « concept », autrement dit au signifié, l'épithète de « matériel » : adjectif à ne pas prendre ici au sens métaphysique ! S'interrogeant sur la réalité de la langue, il y voyait en effet « une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau » (SAUSSURE 1915, 38). Pour en revenir au sens, il consiste en phénomènes psychologiques, avons-nous dit. Ils paraissent difficilement séparables du fonctionnement du cerveau, ce que Saussure laissait entendre. On peut toutefois, si conformément à une version commune du spiritualisme on considère que tout être humain a une âme de substance spirituelle, les situer dans un esprit de nature non matérielle. Mais on se condamne ainsi à ne jamais en prendre une connaissance scientifique, à moins d'admettre qu'ils ont une contrepartie dans l'organe matériel qu'est le cerveau (« parallélisme psychophysique »). Le plus naturel est donc de les étudier dans ce dernier, du moins si on le peut.

27. Ainsi le sens résulte d'opérations, bien mal connues il est vrai, localisées dans l'esprit-cerveau des usagers. Pour l'heure, nul n'est encore en état de décrire le mécanisme neuro-physiologique grâce auquel elles s'accomplissent, pas plus que la forme matérielle

sous laquelle sont stockées les informations que l'esprit-cerveau utilise. Le serions-nous, - car tôt ou tard les progrès qui seront faits dans la connaissance du cerveau et de son fonctionnement auront des répercussions sur la sémantique - que notre travail de linguiste changerait considérablement. Mais il faudrait toujours nous demander quelles sont ces informations, quelle réalité elles évoquent, quels types de traitement elles subissent ou permettent, à quoi les processus aboutissent ; c'est-à-dire que d'une façon ou d'une autre il y aurait encore des questions à se poser sur le sens. De plus, pour l'instant, nous devons nous contenter, faute de savoir construire des modèles hypothétiques vraiment « falsifiables » comme dans les sciences de la nature, de discours sur le sens et sur son élaboration.

28. En dépit de sa richesse et de sa diversité, l'opération qui consiste, chez le destinataire et chez le destinataire, à faire correspondre un sens à un énoncé doit être une activité « réglée », selon une expression que les linguistes emploient volontiers aujourd'hui pour qualifier le langage. Sinon, on ne comprendrait ni comment elle se réalise, ni comment on peut apprendre, et peut-être enseigner, à s'y livrer. Elle utilise diverses sources, au premier chef la « matérialité » de l'énoncé, donc les signifiants linguistiques, sans lesquels il n'y aurait pas du tout de langage, mais aussi d'autres types de données, comme la gestuelle ou encore les connaissances dites d'arrière-plan, relevant de la « compétence encyclopédique ». Sous ce terme de compétence - et il y a d'autres compétences que la compétence encyclopédique -, on met, outre des ensembles variables de connaissances, l'aptitude à des opérations permettant de les exploiter et s'appuyant sur des principes, des règles, des lois du discours, des maximes conversationnelles (la terminologie varie)

### **La description du sens**

29. A notre avis, et sans prétendre figer dans une définition les relations entre ce qui relève de la sémantique dans son acception traditionnelle et ce qui relève de la pragmatique, on a tout intérêt à regrouper dans une discipline unique - et pourquoi ne pas continuer à

l'appeler sémantique ? - l'étude de la face signifiée du langage, donc du sens dans la diversité de ses dimensions, implicite et actes de parole compris. Pour employer la terminologie à laquelle s'est finalement arrêté Austin (AUSTIN 1962), tout l'illocutoire, mais pas seulement lui, ressortit à la sémantique.

Cependant le sens n'englobe pas la totalité de la face « non matérielle » du langage. N'y a-t-il pas des finalités du langage qui lui échappent ? Par exemple, quand on ment, l'intention d'induire le destinataire en erreur. D'une façon générale, le perlocutoire déborde le sens. Nous laisserons de côté la question de savoir si, malgré ces remarques, on peut réduire la pragmatique à n'être plus qu'un secteur de la sémantique ou si elle continue à déborder. Il semble seulement qu'une conception du sens aussi extensive que possible demeure souhaitable.

30. Les opérations dont résulte le sens sont bien évidemment distinctes pour le destinataire et pour le ou pour les destinataires - sans compter ce tiers qu'est le linguiste observateur, normalement extérieur à l'échange langagier. Il y a donc deux faces de la sémantique, l'une concernant la production langagière, l'autre la compréhension (ou encore l'interprétation). Nous préférons ces expressions à celles de sémantique générative et de sémantique interprétative (RASTIER 1987), qui ont deux inconvénients. D'une part elles prêtent à confusion à cause de leur emploi tout différent dans l'école générativiste, où elles ne servent à opposer ni les participants au circuit de la parole, ni les types d'activité sémantique auxquels ils se livrent. D'autre part elles portent à séparer à l'excès deux opérations complémentaires.

Le succès de la communication langagière implique en effet qu'entre les opérations de production et de compréhension, une certaine convergence soit obtenue. Sinon, l'énoncé n'est pas compris, ou mal compris. Comprendre, c'est, dans l'opinion commune, témoin d'une intuition dont il n'y a aucune raison de faire fi, attribuer à un énoncé perçu (lu ou

entendu) un sens correspondant à l'attente du destinataire. Si le destinataire « ne sait pas ce qu'il dit », la formule indique que la « matérialité » de l'énoncé produit ne saurait alors induire chez un destinataire le sens prévu par le destinataire. Tant du côté du destinataire que du destinataire, l'attribution du sens à un énoncé ne se fait pas arbitrairement, même si elle n'est pas toujours aussi étroitement déterminée que l'estiment les conceptions naïves. Il faut renoncer une bonne fois à croire à la diversité infinie du sens que peut prendre un énoncé, comme cela a été de mode pendant quelques décennies dans une certaine critique littéraire. De même trop de linguistes se comportent encore comme s'ils se rangeaient à l'idée, ou à la pratique, pourtant remise en cause par les philosophes du langage ordinaire, selon laquelle seul l'usage du langage en littérature serait réellement instructif et digne d'intérêt. Du coup les procédures de contrôle sémantique usitées en interaction dans le langage courant sont méconnues.

31. Ainsi conçue, la sémantique, qui ne représente qu'une forme assez intuitive de connaissance sur le sens et sa production (liée aux « programmes de sens »), mais qui est réaliste dans tous les sens du mot, vaut mieux qu'une ignorance totale ou le refus de faire progresser le savoir sous prétexte que ce savoir restera modeste (encore dans tous les sens du mot). Elle laisse leur place aux discours sur le sens qui sont, à l'heure actuelle, le lot des sémanticiens, sans ignorer l'importance des procédures, malheureusement très imparfaites, qui visent à contrôler la validité de ces discours. Elle fait droit aux exigences du matérialisme scientifique, en situant son objet d'étude dans la réalité matérielle : le sens est lié à l'activité d'un organe biologique, le cerveau - ce qui implique qu'un énoncé, texte ou enregistrement, n'a pas de sens indépendamment des êtres humains : celui qui le conçoit ou l'a conçu, ceux qui le comprennent, l'ont compris ou le comprendront (MIGNOT, 1988).

32. Au total, n'est-il pas difficile de refuser la conception chomskyenne (CHOMSKY 1975 ; 1980 ; 1988 ; etc.) selon laquelle en droit toute la linguistique, sémantique incluse, est à tenir pour une branche de la psychologie, elle-même branche de la biologie : la branche

qui étudie le fonctionnement de l'organe cerveau ? Cependant à l'heure actuelle, les démarches de ces spécialités demeurent largement différentes et leur unification souhaitable, qu'elle soit totale ou partielle, appartient aux perspectives à long, voire à très long terme. La sémantique, entendue au sens large comme il a été suggéré (§ 29), conserve donc sa spécificité. Mais les diverses méthodes qu'elle pratique comportent toutes, outre des avantages, de graves inconvénients, ce dont les linguistes sont de plus en plus conscients (NORMAND 1990).

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUSTIN, John Langshaw, 1962, *How to do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press (2ème éd, 1975 ; trad. fr. *Quand dire c'est faire*, 1970, Paris, Seuil).
- BLOOMFIELD, Leonard, 1933, *Language*, New York, Holt (trad. fr. *Le langage*, 1970, Paris, Payot).
- CHOMSKY, Noam, 1975, *Reflections on Language*, New York, Pantheon Books (trad. fr. *Réflexions sur le langage*, 1977, Paris, Maspéro).
- , 1980 *Rules and Representations*, Oxford, Blackwell (trad. fr. *Règles et représentations*, 1985, Paris, Flammarion).
- , 1988, *Language and Problems of Knowledge. The Managua Lectures*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- DUCROT, Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Ed. de Minuit.
- HJELMSLEV, Louis, 1943, *Omkring Sprogteoriens Grunlæggelse*, Copenhague, Akademisk Forlag (cité d'après la pagination de la trad. fr., *Prolégomènes à une théorie du langage*, 1968, Paris, Minuit).
- MIGNOT, Xavier, 1988, « Les mots ont-ils un sens ? », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXXIII/1, p. 21-39.
- MILNER, Jean-Claude, 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- NORMAND, Claudine (sous la direction de), 1990, *La quadrature du sens. Questions de linguistes*, Paris, Presses Universitaires de France.

POPPER (von), Karl R., 1935, *Logik der Forschung*, Vienne, Springer (trad. anglaise *The Logic of Scientific Discovery*, 1959 ; trad. fr. *Logique de la découverte scientifique*, 1984, Paris, Payot).

RASTIER, François, 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.

SAUSSURE (de), Ferdinand, 1916, *Cours de Linguistique Générale*, Paris, Payot (cité d'après la pagination des 2<sup>ème</sup> édition et suivantes).

# CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 11

MARQUAGE LINGUISTIQUE,  
INFERENCE ET INTERPRETATION  
DANS LE DISCOURS

Actes du 4<sup>e</sup> Colloque de Pragmatique de Genève  
16-18 octobre 1989

Présentation	5
WILSON D. & SPERBER D. Forme linguistique et pertinence	13
BLAKEMORE D. Je conclus qu'il n'y a pas de verbes performatifs	37
JAYEZ J. & REBOUL A. Si j'aurais su, j'aurais mis Paris en bouteille : Contrefactualité et inférence	49
LUSCHER J.-M. & MOESCHLER J. Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de <i>et</i> et de <i>enfin</i>	77
NØLKE H. Pertinence et modalisateurs d'énonciation	105
CHAROLLES M. Coût, surcoût et pertinence	127
BERRENDONNER A. Attracteurs	149
DE FORNEL M. Sémantique du prototype et analyse de conversation	159
RACCAH P.-Y. Signification, sens et connaissance : une approche topique	179
PERRIN L. Bonheur et malheur des hyperboles. Les effets de l'exagération dans l'interprétation des énoncés	199
ANSCOMBRE J.-C. Les syllogismes en langue naturelle. Dédution logique ou inférence discursive ?	215
KLEIBER G. Marqueurs référentiels et processus interprétatifs : pour une approche "plus sémantique"	241
FROCHOT M. Le traitement des connecteurs <i>et</i> , <i>alors</i> , <i>après</i> en cours de lecture de récit. Etude en temps réel chez des enfants de CE1 (8ans) et de CM1 (10 ans)	259
COSTE D. Inférence, interférence et quelques autres manques d'assurance dans des évolutions de la didactique des langues	279
RUBATTEL C. Polyphonie et modularité	297
AUCLIN A. Analyse du discours et bonheur conversationnel	311
ROULET E. Et si, <i>après tout</i> , ce connecteur pragmatique n'était pas un marqueur d'argument ou de prémisses impliquées ?	329
ROSSARI C. Projet pour une typologie des opérations de reformulation	345